

La fête populaire, théâtre des enjeux politiques en Acadie (1885-1910)

Judith Perron

Number 2, 1992

Une opération de maillage pour renforcer les liens entre les isolats de langue française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004400ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004400ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, J. (1992). La fête populaire, théâtre des enjeux politiques en Acadie (1885-1910). *Francophonies d'Amérique*, (2), 37–45.
<https://doi.org/10.7202/1004400ar>

LA FÊTE POPULAIRE, THÉÂTRE DES ENJEUX POLITIQUES EN ACADIE (1885-1910)

Judith Perron
Université de Moncton

Une des premières tâches des délégués aux Conventions nationales acadiennes était de créer de puissants symboles qui devaient servir à rallier la population autour d'un projet de construction de la nation acadienne. L'adoption d'une fête nationale, lors de la première Convention, en 1881, a largement contribué à ce processus. Pour la première fois, on avait trouvé un événement qui, aux yeux des délégués, répondrait aux questions « Qu'est-ce que l'Acadie? » et « Qu'est-ce que l'Acadien? » en permettant à la nation de se célébrer, d'établir et d'affirmer tout à la fois son unité, bref, de déterminer ce qui la distinguait des autres nations.

Les journaux devront servir à consolider, à prolonger le consensus créé grâce à ces fêtes et auront « pour mission de défendre la religion et la nationalité contre les attaques de l'ennemi, [...] de tenir haut et ferme le drapeau de notre langue, notre religion et nos coutumes¹. » Les délégués, premiers leaders acadiens formés par les collèges catholiques, se transforment chaque année en journalistes-commentateurs pour faire le résumé et l'analyse des célébrations du 15 août. De concert avec toutes les autres institutions d'alors, le journal aide donc lui aussi à définir ce que devait être l'identité acadienne.

Pour étudier le phénomène de la fête nationale-patronale des Acadiens, les sources d'information écrites, autres que ces comptes rendus publiés dans les journaux de l'époque, sont rares. En les examinant de près, on voit d'abord qu'au rituel de la fête correspond un rituel de reportage qui accentue la nature solennelle de l'événement. Chaque ingrédient des célébrations joue un rôle précis et occupe une place définie, non seulement dans les cérémonies entourant la fête elle-même, mais aussi à l'intérieur du reportage qui, invariablement, accorde la priorité à certaines parties du programme. Mais au delà de cet agencement narratif des événements, on constate aujourd'hui l'importance du caractère théâtral des célébrations du 15 août et la diversité des procédés utilisés pour « théâtraliser » la fête nationale.

Le 21 juillet 1881. Premiers débats de la première Convention nationale des Acadiens. L'élite des diverses régions de l'Acadie choisit la fête de

l'Assomption comme fête patronale. Mais ce ne n'est pas sans débattre la question, car le choix de la fête des Québécois, la Saint-Jean-Baptiste, est également proposée comme fête patronale.

Plusieurs délégués se prononcent en faveur du 24 juin en invoquant les intérêts mutuels des deux peuples francophones du Canada, leur origine et leur langue communes, et en favorisant leur union pour accroître leur influence sur les plans économique, littéraire et politique². Il faut, affirment-ils, devenir l'égal des autres peuples sur tous ces plans.

Toutefois, il semble que les arguments d'ordre économique et politique sont moins importants, moins imposants que l'argument de la nationalité distincte du peuple acadien. L'unité de tous les francophones du Canada risque de nuire au développement du peuple acadien; on craint même que l'Acadie ne disparaisse, qu'on oublie son histoire. En effet, les délégués favorables à l'Assomption soulignent surtout le devoir qu'ont les Acadiens de se distinguer des autres peuples, de célébrer la race, de faire en sorte que l'Acadie devienne une nation. Il faut, disent-ils, trouver une occasion de réunir tous les Acadiens et favoriser la communication entre eux pour faire face à l'avenir. Plus que tout, ils invoquent le passé et l'origine des Acadiens comme preuves de leur différence. La souffrance et les épreuves surmontées appartiennent à l'Acadie seule. La fête nationale doit servir à se souvenir de l'histoire, du passé malheureux et du courage des ancêtres, et à célébrer leur victoire.

Par ailleurs, on préfère la Vierge à saint Jean-Baptiste parce qu'elle est symbole de courage et parce qu'elle représente le réveil national des Acadiens : elle « correspond le mieux au sentiment religieux du peuple³ » qui, comme elle, peut célébrer son ascension, sa victoire, sa montée vers le progrès grâce à la foi.

C'est sur ce ton qu'on choisit le 15 août. En parlant de l'origine, du passé et de l'histoire, les délégués frappent une corde sensible chez les membres votants. Le « réveil national » doit être accompagné d'une façon de se faire connaître et de se faire voir, de se faire respecter comme peuple distinct à l'intérieur du Dominion. Vue de l'extérieur, une fête indépendante signifierait un peuple fort. Il faut mettre en évidence ce qui fonde la nationalité acadienne : la langue, la foi, les traditions conservées, le tempérament, mais surtout le passé. L'origine singulière des Acadiens du Canada, l'errance et les misères surmontées deviennent la force unificatrice.

Voulez-vous savoir, messieurs, ce qui fait que le petit peuple acadien se distingue de tous les peuples de la terre? [...] Ce sont les vicissitudes orageuses de son existence, jointes à son long isolement de la France et du Canada [*sic*], qui ont formé sa physionomie nationale et qui le font reconnaître comme un peuple distinct au milieu de tous les peuples qui l'entourent⁴.

La fête nationale, selon les délégués, doit unir le plus d'Acadiens possible, elle doit être « vraiment populaire⁵ », faire éclat, mais de manière

solennelle pour la distinguer des fêtes « païennes⁶ ». En proposant une fête patronale et nationale, en lui donnant aussi comme objectif de faire revivre le passé et l'histoire douloureuse, devenue presque mythique, on veut combiner la fête pure et la fête institutionnelle. Les débats qui précèdent le choix de la fête de l'Assomption évoquent les éléments de la fête idéale, que F.A. Isambert synthétise sous trois vocables : « rassemblement tumultueux, temps mythique et recreation par la reviviscence du chaos des origines⁷ ». Et les journaux qui font état des rassemblements reprennent, eux aussi, les éléments de la fête pure, mais, paradoxalement, en leur assignant une fonction bien précise :

Demain, le 15 août, est la fête de l'Assomption, fête patronale des Acadiens. Toutes les églises des paroisses françaises seront remplies de fidèles qui iront prier pour le salut de leur âme et la prospérité de leur race. Ce sera pour nous une journée prières [sic] en même temps que d'éjaculations patriotiques [sic]. Dans plusieurs endroits, la chaire sacrée laissera tomber des paroles saintes pour l'édification des fidèles catholiques. Des orateurs publics parleront aussi au coeur des citoyens pour le bien général de notre race en Amérique. Sa vocation sera exécutée, de fraîches espérances seront inspirées⁸.

Les journaux, qu'il s'agisse de *L'Évangéline*, du *Moniteur Acadien* ou du *Courrier des Provinces Maritimes*, résument les célébrations, en insistant sur le caractère pragmatique et identitaire de la fête. En fait, on y raconte la fête de manière à mettre en évidence le déroulement de la messe et le contenu du sermon. On reproduit généralement le texte intégral des orateurs invités, on dresse la liste des personnalités éminentes venues non seulement de tous les coins de l'Acadie, mais aussi du Québec ou d'ailleurs au Canada, et on excuse l'absence de l'un ou de l'autre, sénateur, homme politique ou curé.

Les journalistes et les commentateurs de l'époque s'adressent à un public qu'ils considèrent homogène. Leur récepteur modèle est un Acadien, bien sûr, un catholique fervent qui respecte toutes les institutions qui sont en train de naître. Curé, avocat, médecin, instituteur, homme politique ou étudiant, il fait partie de l'élite acadienne ou aspire à en faire partie. À quelques rares exceptions seulement s'adresse-t-on au public général, au paysan ou au colon.

Oui messieurs, si vous possédez vos terres, si vous avez de grandes terres, si vous les cultivez bien avec ardeur, avec courage, votre fortune est là, vous possédez vraiment votre pays, vous l'aimez, vous lui faites honneur, vous le soutenez, vous êtes les bienfaiteurs du pays, vous êtes heureux, inutile de le dire par conséquent vous aimez votre patrie et elle vous le rend⁹.

Le lecteur du journal, surtout le notable acadien, est donc l'acteur principal de la fête théâtralisée. Parce qu'ils accentuent le côté religieux et poli-

tique des célébrations, ces reportages informent peu sur la véritable identité acadienne. Le peuple en général participe à la fête surtout en tant que spectateur hors-institutions, et sa manière de célébrer est omise des comptes rendus. On peut même se demander, comme le fera plus tard la Sagouine, s'il pouvait se sentir véritablement concerné par toutes les banderoles et les processions :

Je pouvions pas suivre la messe parce que j'avions pas de place dans les bancs mais je pouvions ouère la parade quand c'est qu'a passait en airière de l'église. [...] Une fois passé le Mênuit chrétchen et Ça borgers-assemblons-nous, je nous rassemblions toutes devant la porte de l'église et je nous en allions finir Nouël dans nos cabanes¹⁰.

Toutes les paroisses acadiennes sont invitées à fêter le 15 août, « au moins par la célébration d'une grand'messe¹¹ ». On célèbre tantôt avec une « religieuse cordialité¹² », tantôt dans un « ordre parfait¹³ », toujours « avec foi et piété¹⁴ ». Si dans certains cas les grands rassemblements ne sont pas possibles en raison de l'isolement des paroisses ou de l'impossibilité de recevoir des orateurs importants, la célébration prend l'allure d'une « récréation¹⁵ », d'une « petite fête de famille¹⁶ ». Et il n'est pas rare de reporter les célébrations au dimanche, si la date du 15 tombe une journée de semaine.

On commence à fêter l'Assomption à l'église pour se rendre, par la suite, au lieu où l'on peut entendre les nombreux orateurs qui se sont déplacés pour l'occasion. La foule réunie et les discours donnent alors à la fête « les proportions d'une grande convention¹⁷ », d'une « grande démonstration nationale¹⁸ ». Comme le récit ritualisé de la fête nous permet de le voir, on donne plutôt à la fête patronale le caractère des institutions qui l'ont fait naître, c'est-à-dire un caractère politique et patriotique.

J'avais bien remarqué sur le terrain une espèce d'estrade toute couverte de banderoles; j'aurais dû sans doute avancer, mais tout à coup, je me trouve en face d'un comité d'organisation. C'est M. Urbain Johnson qui s'avance sur le bord de l'estrade et annonce au public que des orateurs vont se faire entendre, puis jette dans l'auditoire le nom de l'Hon. Pierre Landry¹⁹.

Aussi les discours fournissent-ils l'occasion de mettre en vedette les personnalités qui ont « réussi » et qui ont un message patriotique à livrer : « M. Arthur Melanson, élève en Philosophie à Montréal et enfant de la paroisse, fut appelé à faire un discours²⁰. »

Si dans ces comptes rendus des journaux on ne peut reproduire les discours intégralement faute d'espace, on garde de ceux-ci les éléments qui correspondent le mieux au rituel institutionnalisant du reportage :

Urbain Johnson, M.P.P.

Est reçu par des applaudissements prolongés. Il est heureux de trouver les Acadiens dans toutes les classe(s) de société, dans toutes les professions.

Rév. R.X. Michaud

Il est content de voir un aussi grand nombre de gens rassemblés en l'honneur d'un si grand événement [...]. Il voit avec bonheur les couvents se multiplier. Il est porté à dire que le couvent est plus utile que le collège, car la femme chrétienne est la gardienne de la foi et de la langue²¹.

On profite également du 15 août pour fêter les vingt-cinq années de prêtrise du curé du village²², pour recevoir avec pompe l'évêque du diocèse²³ ou encore pour organiser un bazar, une loterie ou un pique-nique au bénéfice des plus démunis ou au profit de l'achat d'un monument pour la paroisse.

Il y a une dimension du reportage qui accorde une importance au sentiment d'appartenance, à cette part de la fête où la « communauté se donne elle-même spectacle d'elle-même²⁴ », où la « substance sociale [...] se présente comme un tout organique²⁵ »; les membres éprouvent tous la même émotion devant le portrait qu'ils se font d'eux-mêmes. L'attendrissement, l'allégresse, le délire et les larmes accompagnent le souvenir.

Quel magnifique spectacle! Quelle fête grandiose! qui ne serait pas enthousiasmé en voyant les représentants d'un peuple jadis si malheureux, mais rassemblés [sic] aujourd'hui pour chômer d'une manière si éloquente son progrès, sa régénération, pour témoigner aux pieds des autels cet attachement inébranlable à la foi [des] aïeux; attachement qui causa nos souffrances autrefois, mais qui fait notre gloire présente²⁶.

Néanmoins, le caractère institutionnel de la fête, son caractère pratique, politique et religieux, éclipse la fête « pure », du moins selon le récit qu'en font les comptes rendus et les articles. Dans cette perspective, la souffrance du passé et la régénération forment un tout qui doit être perçu comme l'élément fondateur, comme la condition de cohésion du peuple acadien.

La fête, selon Isambert, est une « institution génératrice de spontanéité. Mais, ajoute-t-il, il est des moments où l'institution tolère une faible spontanéité [...], où il faut attendre la nuit pour les réjouissances populaires. Il arrive alors que les deux aspects apparaissent dissociés, comme deux éléments étrangers, voire contradictoires²⁷ ». Dans l'Acadie du XIX^e siècle, on se sert du 15 août à d'autres fins que celle de la célébration de la communauté. On fête le Catholique, le Français, la Race, mais en célébrant surtout la partie du peuple qui s'est distinguée selon les critères du temps. On laisse pour compte le reste de la communauté : l'agriculteur est réduit à l'état de spectateur d'une scène à laquelle il ne peut participer véritablement. Le paysan est exclu de la tribune des orateurs; seul le fait qu'il soit né catholique et qu'il soit d'origine française lui donne droit de cité.

Il n'y a qu'à la campagne qu'on s'amuse bien, quand on est réuni en grand nombre; et de tous les paysans du monde nul ne sait peut-être mieux se recréer que le paysan français. L'Écossais vient immédiatement après.[...] On y est gouailleur souvent, surtout les vieux; mais l'antique urbanité

française n'est jamais bannie des causeries même les plus pimentées. On s'aperçoit d'abord qu'on a affaire à des chrétiens et à des hommes bien nés²⁸.

Telle qu'elle est racontée, la fête est occultée par le discours patriotique qui domine les célébrations du 15 août, et par les divertissements tels les jeux, les loteries et les bazars. Cependant, et les journalistes de l'époque l'ont bien vu, la fête est également le théâtre où se jouent les moments les plus intenses du processus d'affirmation de l'identité acadienne. Duvignaud dit que « à des degrés différents un meeting politique, une messe, une fête de famille ou de quartier sont, eux aussi, des actes dramatiques²⁹ ». Les célébrations, par leur solennité, sortent du quotidien, permettent aux participants, orateurs ou spectateurs, de porter un regard différent sur leur entourage. Les processions, les sermons de circonstance, la construction d'estrades spéciales pour recevoir les personnalités éminentes, les cérémonies d'accueil, les chants, sans oublier le rappel constant du passé et de l'histoire, font en sorte que le réel est momentanément transformé. Il devient porteur de fiction. Les participants peuvent faire appel à l'imaginaire, ils sont conscients du rôle qu'ils ont à jouer pour la circonstance, ils connaissent l'intention de la fête, celle d'être « touchante, imposante³⁰ », par son discours et par la transformation qu'elle exige de l'espace où elle a lieu³¹.

Bien que ses buts avoués soient religieux et patriotiques, l'un n'allant pas sans l'autre à l'époque, la fête de l'Assomption est indéniablement une fête de nature théâtrale où on a l'occasion de sortir du quotidien, en dépit du fait qu'elle enlève à la majorité des participants le droit d'être intégrés aux cérémonies les plus importantes.

Après ce discours, la foule se dispersa et le reste de la matinée se passa en jeux et divertissements jusqu'à l'heure du dîner qui fut servi sur le terrain de l'église.

À trois heures de l'après-midi, la foule se réunit autour de l'estrade pour entendre les autres orateurs de la journée. M. le président appelle d'abord M. Narcisse Landry, avocat de Bathurst³².

De plus, même si le théâtre acadien à cette époque n'en est qu'à ses premiers balbutiements, on manque rarement d'inclure dans le programme de la fête une « soirée dramatique et musicale ». Ce sera le théâtre dans le théâtre, une forme de mise en abîme.

Outre leur visée patriotique, les représentations théâtrales et les « séances » ont à cette occasion deux fonctions principales. La première, celle d'amuser, au même titre que les autres divertissements. Ainsi annonce-t-on que la séance dramatique et musicale aura un succès certain vu le talent des acteurs³³, qu'elle comportera surtout des pièces comiques³⁴ et qu'elle saura « rendre amusant et joyeux le séjour des compatriotes³⁵ » durant la réunion nationale.

La seconde fonction consiste à reprendre sur scène le drame, pour ne pas dire la tragédie, du peuple acadien. Lors des fêtes de 1901 à Petit-Rocher, on adapte au théâtre le poème *Évangéline* de Longfellow, qui a fait connaître à l'Amérique du Nord le sort des Acadiens par la voix d'Évangéline Bellefontaine, devenue héroïne, symbole et sainte. Un tel choix n'a rien de gratuit, surtout que l'idée est venue un peu sur le tard, les auteurs ayant composé la pièce en moins de 24 heures, dans le but d'ajouter aux célébrations un élément manquant et leur donner l'ampleur qu'elles méritaient.

Le drame « *Évangéline* » [fut] composé pour l'occasion par M. Alphonse Turgeon, B.A., assisté de M. J. Flavien Doucet. Leur travail n'a pas été en vain, [...] car les acteurs ont réussi à intéresser l'auditoire jusqu'à la fin, et de plus, ont fait comprendre davantage, d'après ce que l'on entend depuis, ce chapitre néfaste de l'histoire de l'Acadie, à la population de cette paroisse³⁶.

Comme le dit encore Duvignaud, ce qui distingue le simple « aspect théâtral » du véritable théâtre, c'est que ce dernier permet la sublimation des conflits réels. Au théâtre, on peut prêter « une conscience malheureuse à l'individu sélectionné en raison de son atypisme ou de sa fonction privilégiée³⁷ ». Ainsi, à partir du moment où il est entendu que l'origine des Acadiens et leurs malheurs constituent leur différence et leur force, les séances-divertissements ont, dans les comptes rendus, nulle autre fonction que de faire rire, et c'est principalement la sublimation des misères du passé qui réussit le mieux. Il y a, comme dans toute représentation théâtrale, sublimation de conflits, mais ici on s'accroche à ceux-là mêmes qui proviennent du passé lointain, des ancêtres, qu'on ressent à cause de l'hérédité, à cause de la mémoire.

Au fond, ce dont il s'agit, c'est de s'extraire progressivement [de l'histoire] afin de parvenir à l'origine qui, une fois retrouvée, assume la régénération de l'être usé. C'est la mémoire la plus éloignée qui restaure les énergies perdues, qui redonne la plénitude recherchée, qui aide à se re-trouver³⁸.

Tel le théâtre de la mémoire, dont parle Georges Banu, le théâtre de la fête nationale acadienne replace le spectateur dans un « temps passé, vécu [lui permettant] d'en faire l'expérience », d'assister à « sa rédemption³⁹ ». Le spectateur a, devant lui, le passé des aïeux, de l'empremier, le temps originel. Ce passé alimente son souvenir, l'aide à se situer par rapport au présent et à l'avenir et, surtout, l'aide à comprendre. Le plaisir de la mémoire et le plaisir de comprendre⁴⁰ s'entrelacent, faisant appel à l'émotion et à l'intelligence, toujours dans le but de se définir comme groupe et comme individu, vu le contexte patriotique dans lequel il a lieu.

Or, la fonction mnémonique du théâtre est également accomplie par les discours politiques et patriotiques des orateurs invités, et parfois avec plus de conviction et de portée.

En 1901, la présentation d'un tableau peint par un artiste canadien occupe, elle aussi, cette fonction :

Parlant du tableau qui doit être présenté, tableau qui redit l'épopée sublime et touchante des malheurs de nos pères, [le curé] nous engagea à nous rappeler que nous sommes les fils des martyrs de [17]55, à aimer ce sol de l'Acadie [...]. Il désire que Memramcook soit la ville sainte, la Mecque de l'Acadie, où nous viendrons nous enthousiasmer, réveiller notre patriotisme au pied du grand tableau.[...] Ici le rideau qui voilait le tableau fut levé au milieu des applaudissements, des cris de l'auditoire. C'était un enthousiasme délirant. Les gens étaient debout secouant leurs mouchoirs et leurs chapeaux. Mais, dans les yeux, il y avait des larmes. L'orateur, se tournant vers cette peinture, recommença en apostrophant Évangéline. « Quand on voit, dit-il, d'où vous êtes partis et où vous êtes aujourd'hui, on peut dire que vous avez tous les éléments d'un grand peuple »⁴¹.

Ces discours ont le même effet sur le spectateur, soit celui de ressusciter son passé, de l'inviter à reconquérir, par la mémoire et l'imaginaire, l'histoire racontée et ce, toujours dans le but de s'identifier aux malheurs dont elle a été témoin.

Notre ambition, c'est de nous rendre digne [*sic*] de nos aïeux, de reprendre notre place au soleil dans toutes les sphères. Sans le souvenir du passé, sans traditions, sans notre langue, sans le nom acadien, il en est fait de nous. [...] Plus on respectera notre histoire immortalisée en prose et en poésie [...] plus nos droits seront respectés⁴².

Dans le contexte de la fête nationale, les orateurs sont perçus comme ces personnages sur qui on projette « une conscience collective⁴³ ». Ainsi, le théâtre représenté sera-t-il l'autoréflexion du citoyen-personnage qui est en train de jouer un rôle essentiel pour le développement de l'Acadie. L'héroïque Évangéline représente le courage du peuple qu'on célèbre; ses malheurs surmontés grâce à la foi, c'est la victoire d'une partie du peuple sur l'accès limité à l'éducation. Le spectateur, l'autre partie, sera toujours celui qui ne peut concrètement participer à l'avancement, au progrès intellectuel et scientifique de l'Acadie, c'est-à-dire le petit peuple. La fête, théâtralisée, est donc récupérée par le discours patriotique et religieux qu'on adopte pour en faire le récit. Le théâtre, en tant qu'outil, est lui aussi mis au service des institutions de l'époque. Vu comme divertissement ou instrument du retour aux sources, il est utile mais non essentiel puisque le rôle initiatique qu'il joue est également tenu par les autres parties de la cérémonie : sermons et discours. Dans ce contexte aussi, à peu près tout ce qui intervient est sublimé : la fête est transformée en une grande convention, elle devient la scène où se déroule la manifestation nationale, manifestation qui passe par la mémoire du temps originel.

NOTES

1. «Rapport sur la presse par M. Ferdinand Robidoux», *Conventions nationales des Acadiens*, Shédiac, Moniteur Acadien, 1907, p. 136.
2. «Discours du Très-Rév. Père C. Lefebvre», *Conventions nationales des Acadiens*, par Ferdinand Robidoux, Shédiac, Moniteur Acadien, 1907, p. 68.
3. «Discours du Rév. S.J. Doucet», *ibid.*, p. 45.
4. *Ibid.*, p. 48.
5. *Ibid.*, p. 46.
6. «Discours du Rév. M. F. Richard», *ibid.*, p. GO.
7. F. A. Isambert, «Fête», *Encyclopaedia Universalis*, vol. 6, Paris, 1968, p. 1047.
8. Anonyme, «La fête nationale des Acadiens», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 14 août 1902, p. 36.
9. Anonyme, «L'Assomption à St-Louis», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 3 septembre 1885, p. 3.
10. Antonine Maillet, *La Sagouine*, Montréal, Leméac, 1986, p. 74-75.
11. P. A. Landry et Pascal Poirier, «Notre fête nationale», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 1^{er} août 1885, p. 2.
12. F. H. «Les fêtes de l'Assomption au collège du Sacré-Coeur de Caraquet», *L'Évangéline*, 3 septembre 1903, p. 2.
13. X., «Résumé des jours de fête de la semaine dernière», *L'Évangéline*, 21 août 1890, p. 2.
14. Anonyme, «L'Assomption à St-Louis», *loc. cit.*
15. Comité, «Fête à Rogersville», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 9 août 1888, p. 3.
16. Anonyme, «Fête de l'Assomption à Caraquet», 14 août 1902, p. 2.
17. P. A. Landry et Pascal Poirier, *loc. cit.*
18. Anonyme, «La fête nationale à St-Louis-de-Kent, N.-B.», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 7 août 1902, p. 3.
19. Anonyme, «L'Assomption à St-Louis», *loc. cit.*
20. Correspondant spécial, «La fête nationale au Petit-Rocher, N.-B.», *L'Évangéline*, 5 septembre 1901, p. 1.
21. Anonyme, «L'Assomption à Memramcook, suite», *L'Évangéline*, 29 août 1901, p. 3.
22. P. A. Landry et Pascal Poirier, *loc. cit.*
23. F. H., *loc. cit.*
24. Jean Duvignaud, *Le Théâtre et après*, Paris, Casterman, 1971, p. 56.
25. Jean Duvignaud, *Fêtes et civilisations*, Genève, Weber, 1973, p. 43.
26. Anonyme, «L'Assomption à Memramcook», *L'Évangéline*, 22 août 1901, p. 2.
27. F. A. Isambert, *loc. cit.*, p. 1048.
28. Anonyme, «La fête nationale à Grand-Digue, N.-B.», *L'Évangéline*, 28 août 1889, p. 1.
29. Jean Duvignaud, *Sociologie du théâtre : essai sur les ombres collectives*, Paris, PUF, 1965, p. 4.
30. Cyriaque Daigle et U. Johnson, «La fête nationale à St-Louis», *L'Évangéline*, 31 juillet 1889, p. 3.
31. Josette Féral, «La théâtralité. Recherche sur la spécificité du langage théâtral», *Poétique*, n° 75, septembre 1988, p. 347-361.
32. Anonyme, «L'Assomption à Memramcook», *loc. cit.*
33. Cyriaque Daigle et U. Johnson, *loc. cit.*
34. Anonyme, «Fête nationale à Rogersville», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 25 août 1898, p. 3.
35. Anonyme, «Grande démonstration à Church Point, N.-É.», *L'Évangéline*, 19 août 1907, p. 3.
36. Anonyme, «La fête nationale du Petit-Rocher, N. B.», *L'Évangéline*, 5 septembre 1901, p. 1. Voir aussi : Anonyme, «L'Assomption au Petit-Rocher. La fête nationale célébrée avec un éclat et un enthousiasme extraordinaire», *Le Courrier des Provinces Maritimes*, 22 août 1901, p. 3.
37. Jean Duvignaud, *Spectacle et Société*, Paris, Denoël, 1970, p. 39.
38. Georges Banu, *Mémoires du théâtre*, Paris, Actes Sud, 1987, p. 73.
39. *Ibid.*, p. 20.
40. Voir Anne Ubersfeld, *L'École du spectateur*, Paris, Éditions sociales, 1981.
41. Anonyme, «L'Assomption à Memramcook, suite», *loc. cit.*
42. «Sermon du Rév. P. H. Belliveau», dans «L'Assomption à Memramcook, suite», *ibid.*
43. Jean Duvignaud, *op. cit.*, p. 39.